

# Mémoire, littérature et voyage. Jean-Jacques Ampère (1800-1864) et la construction d'une géographie romantique des Nords européens

Odile Parsis-Barubé

Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, IRHiS (France)

**Résumé** – Premier titulaire, en 1831, de la Chaire d'histoire de la littérature étrangère de la Sorbonne, Jean-Jacques Ampère joue un rôle de premier plan dans l'ouverture des milieux romantiques français aux horizons littéraires et mythologiques de la Scandinavie. Le voyage qu'il effectue en 1826 et 1827 en Allemagne et en Suède, et qui le mène jusqu'en Laponie, constitue un modèle d'itinéraire de la mémoire au sein d'un Nord rêvé et fantasmé. La relation qu'il en a laissée, publiée en 1833 sous le titre *Littérature et voyages. Allemagne et Scandinavie*, nous permet d'analyser les modalités de la construction d'une géographie romantique des « Nords » européens. Il s'agira de comprendre comment s'est constituée une mémoire savante du « Grand Nord » et comment, à l'épreuve de la découverte sensible, elle a ensuite irrigué l'approche romantique de ses figures littéraires, mythologiques et historiques.

Jean-Jacques Ampère joue un rôle de premier plan dans l'ouverture des romantiques français aux horizons littéraires et poétiques de la Scandinavie<sup>1</sup>. Il appartient à cette génération d'historiens des littératures médiévales – celle des Ozanam, des Mignet, des Villemain – qui s'inscrivent explicitement dans la dynamique de l'histoire de la civilisation. Persuadé qu'à la différence de l'historien des révolutions ou des institutions civiles, celui des littératures travaille sur « des monuments qui subsistent encore », il fait très tôt du voyage un impératif méthodologique. Sur la conviction que les effets des « natures locales » sur l'inspiration des poètes demeurent opératoires dans le présent, il fonde une théorie du génie des lieux à la lumière de laquelle se dévoile une nouvelle intelligence de l'histoire littéraire.

---

<sup>1</sup> Je veux dire ici ce que le présent travail doit aux apports d'un certain nombre de collègues littéraires, en particulier à ceux de Maria Walecka-Garbalinska sur Ampère et Xavier Marmier et ceux d'Alain Guyot, notamment son article « Le Nord : un paysage à lire ou à inventer ? Marmier et Ampère en voyage en Norvège dans les années 1830-1840 », Kajsa Anderson (dir.), *L'image du Nord chez Stendhal et les Romantiques. Actes du colloque de l'Université d'Örebro, Suède, avril 2002*, 2 vol., t. 1, Örebro, Örebro University Library, 2004, p. 331-344.

Le Nord et le Midi constituent les deux pôles d'une démarche comparatiste dont il est allé chercher, comme il l'écrit en 1833, les matériaux « dans des mines assez diverses et assez lointaines, du fond des antiquités orientales jusqu'au sein des origines du moyen âge, et d'Agrigente jusqu'à Drontheim<sup>2</sup> ». C'est donc moins à l'histoire de la littérature de voyage qu'à l'atelier même de l'historien des littératures qu'introduit l'ouvrage qu'il publie en 1833 sous le titre *Littérature et voyages. Allemagne et Scandinavie*. Ouvrage composite qui réunit le discours inaugural du cours d'histoire de la poésie scandinave qu'il professe à l'Athénée de Marseille à partir de mars 1830, les *Esquisses du Nord*, relation du périple scandinave effectué en 1826 et 1827, est une série d'études sur les littératures danoise, allemande, slave et scandinave, des spécimens de l'*Edda* et des sagas et le fameux discours « De la littérature française considérée dans ses rapports avec les littératures étrangères au moyen âge ».

Lorsque le livre paraît chez Paulin en 1833, Ampère est reconnu comme le spécialiste des littératures germaniques et scandinaves, statut deux fois consacré : en 1831-1832 par une nomination à la chaire de littérature étrangère de la Sorbonne, puis, l'année même de la parution, par l'accession au Collège de France.

Cette position institutionnelle amplifie la réception de son œuvre. Il n'est donc pas interdit de penser qu'Ampère participe à l'élaboration d'une perception largement partagée de la dialectique Nord/Sud et que l'itinéraire qu'il suit à travers la Scandinavie des années 1826-1827 (et dont nous montrerons qu'il peut à plusieurs titres être considéré comme un itinéraire de la mémoire) s'inscrit dans une cartographie en creux, au miroir de laquelle se donnent à voir d'autres espaces de référence.

## Une théorie du génie des lieux

En mars 1830, dans la leçon inaugurale du cours de littérature qu'il professe à l'Athénée de Marseille, Ampère fonde sur une théorie du génie des lieux sa définition de la place du voyage dans la démarche d'histoire littéraire.

---

<sup>2</sup> Jean-Jacques Ampère, *Littérature et voyages. Allemagne et Scandinavie*, Paris, Paulin, 1833, p. [I-II]. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront suivies de la mention *LVAS*, suivie du numéro de la page.

*La fonction du voyage*

L'histoire de la littérature est mise en regard du grand œuvre auquel s'adonne la génération de 1830 – celle des Guizot, Villemain, Ozanam, tous familiers de Jean-Jacques – et qui est le chantier de l'histoire de la civilisation, entendue, comme il l'écrit dans le même texte, comme « histoire complète de l'humanité<sup>3</sup> ». S'il reconnaît que tous les savoirs historiens sont, dans cette entreprise majeure, tendus vers un identique objectif – qui est de suivre le développement des institutions civiles et des activités de l'esprit –, Ampère insiste néanmoins sur la différence fondamentale qui sépare l'histoire, « qui raconte des événements qui ne sont plus, dont il ne reste rien que le souvenir<sup>4</sup> » et l'histoire de la poésie, des arts et de la philosophie, qui a pour objet « des monuments qui subsistent<sup>5</sup> ». L'expérience viatique trouve ainsi sa légitimité en ce qu'elle met l'historien de la littérature au contact d'éléments encore opératoires de l'inspiration poétique et artistique et des manières de penser, et lui permet de faire la part de ce qui, en cela, relève du « génie individuel » et du « génie national » :

Où étudierons-nous le génie national, Messieurs? Où trouverons-nous son empreinte? Dans tout ce qui compose la vie d'un peuple, dans tous les éléments de sa civilisation. Quels sont les principaux? La race à laquelle il appartient, le pays qu'il habite, la langue qu'il parle, ses mœurs, ses arts, sa philosophie, sa religion, son gouvernement. Le génie national se compose de toutes ces choses, et se manifeste par elles. Il faut donc les prendre successivement toutes en considération<sup>6</sup>.

S'il emprunte à la démarche historique l'exigence de rigueur et d'authenticité qui doit présider à la recherche documentaire, Ampère privilégie l'approche sensible qui, à la faveur du voyage, aiguïsera la perception de l'influence de la « nature locale » sur la poésie. Sa théorie du *genius loci* emprunte au romantisme le schème hippocratique qui inscrit la poésie populaire dans une écologie élémentaire où le climat, l'air et le sol détermineraient des formes différenciées d'inspiration :

---

<sup>3</sup> Jean-Jacques Ampère, *De l'histoire et de la poésie. Discours prononcé à l'Athénée de Marseille pour l'ouverture du cours de littérature, 12 mars 1830*, Marseille, Feissat aîné et Demonchy, 1830, p. 14.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 15

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 14.

Quant à l'influence de la nature locale sur la poésie, elle est tellement évidente qu'on n'ose s'arrêter à la prouver; en effet, Messieurs, attendrez-vous du Nord la riante imagination du Midi? Attendrez-vous du Midi la sublime tristesse du Nord? [...] C'est que la nature a sa poésie: poésie éternelle dont celle de l'homme n'est qu'un reflet. Cette poésie toujours présente, agit peu à peu sur l'imagination de ceux qui la contemplant habituellement; à leur insu elle se mêle à leurs sentiments, s'associe à leurs rêveries, se réfléchit dans leur âme et passe avec elle dans leurs chants<sup>7</sup>.

C'est dans sa dimension sensible que le voyage participe d'une histoire littéraire attentive aux légendes et aux traditions nationales, passionnément attachée au sens du relatif et du particulier, à tout ce qui exprime par conséquent la diversité infinie de la nature. Reprenant à son compte les paradigmes du « voyage d'impressions » définis par Charles Nodier en 1820 dans le premier volume des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Ampère en amplifie les vertus pédagogiques :

Aussi un voyage en apprend-il plus sur la poésie d'un pays que bien des dissertations et des analyses: rien ne fait mieux comprendre les jardins d'Armide qu'une journée passée dans une *villa* de Rome, rien ne ressemble à la mélancolie des chants du Nord comme ce qu'on éprouve dans les solitudes de la Norvège où l'on n'a autour de soi que d'immenses lacs, de hautes montagnes, de profondes forêts et un grand silence (*LVAS*, 15).

Mais ce jeu d'opposition entre démarche savante et découverte sensible se brouille insidieusement quand affleurent dans le discours un certain nombre d'images préconstruites: références érudites et lieux communs se mêlent ici aux impressions dans une tension d'autant plus complexe que celle-ci est portée par une poétique du souvenir de voyage :

Je partis de Berlin le 7 juillet 1827 pour visiter la Suède, le Danemark, la Norvège. Je m'étais toujours senti entraîné vers ces pays, qui nous semblent si reculés. J'étais curieux de voir cette grande et mélancolique nature du Nord, de contempler, au sein de leurs déserts, ces Germains restés purs que reconnaîtrait presque Tacite. Le peu que je connaissais de leurs

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 14-15.

chants populaires, de leurs sagas, de leur mythologie, me faisait désirer d'en apprendre davantage. Je savais qu'il y avait là un monde nouveau pour la science et pour l'imagination, et c'est ce monde que j'allais chercher (*LVAS*, 51-52).

*Une géographie des passages au Nord*

Images, lieux communs et stéréotypes attachés à une image préconstruite de la septentrionalité se succèdent, dans les *Esquisses du Nord* publiées en 1833, six ans après la fin du périple qui l'avait mené de Berlin à Drontheim et en Laponie.

L'écriture est attentive aux transitions et aux ruptures par lesquelles se marque l'entrée en septentrionalité: le Nord est une réalité mouvante qui tantôt s'impose au voyageur dans une déchirure du paysage, tantôt s'annonce doucement en une gamme infinie de perturbations des couleurs et de la végétation. À l'aller, c'est aux environs de Berlin que le changement de végétation déclenche le sentiment de l'entrée en septentrionalité:

Avant Berlin commence réellement la nature du Nord. On entre sans transition dans cette zone de végétation qui couvre la Scandinavie et la Russie. Un jour, près de Halle, je m'étais endormi dans un pays qui ressemblait assez à la Brie; je m'éveillai au milieu d'un bois de sapins. Des sapins sur des montagnes, c'eût été comme la Suisse, l'Auvergne et le Dauphiné; des sapins en plaine, dans une plaine de sable, c'était le Nord de l'Europe. Si je m'étais endormi, et si j'avais fait huit cents lieues pendant mon sommeil, j'aurais retrouvé exactement la même nature en me réveillant sur les bords de l'Oby (*LVAS*, 52).

Pourtant, et c'est sans doute cela qui donne au récit d'Ampère sa respiration si particulière, ce sentiment du basculement dans l'étrangeté septentrionale est sans cesse réinterrogé, retravaillé, rendu dans une logique spiralaire qui tient à trois facteurs: le dessin de l'itinéraire lui-même, les rythmes biologiques du voyageur et surtout, ce combat auquel semblent se livrer, chez lui, choses vues et prérequis savants. Ainsi la Prusse est-elle à la fois pour lui la porte d'entrée dans la nature du Nord et l'antichambre du rêve scandinave, en même temps destination et territoire de l'attente. Attente fébrile de la Scandinavie dont tous les lieux allemands traversés avant de l'atteindre sont

perçus comme d'apéritives préfigurations : Tegel est « une gracieuse anticipation de la Scandinavie méridionale » (*LVAS*, 53) ; l'île de Rügen, « une espèce d'échantillon et de poste avancé de la Scandinavie » (*LVAS*, 56).

Une géographie des passages se met en place qui, au fil du périple, marque autant d'entrées symboliques dans un « Nord » perçu moins comme un espace géographique que comme un ensemble de qualités paysagères et ethnographiques dont l'intensité, donc le degré de typicité, croît avec la latitude. Le Danemark, qu'il découvre après une première incursion en Suède, lui apparaît ainsi « parmi les états scandinaves, celui qui l'est le moins » (*LVAS*, 66). Et d'ajouter : « On le conçoit : le Danemark est la porte de la Scandinavie, son lien avec l'Allemagne » (*LVAS*, 66). La Suède, qu'il avait découverte en premier, lui était apparue comme plus typiquement nordique. Mais c'est que le sommeil auquel il s'était abandonné sur le bateau avait comme aboli la Baltique, conférant à l'entrée dans le port d'Ystad une dimension quasi initiatique. Subterfuge littéraire ou élément réel d'un ensemble de souvenirs de voyage, l'endormissement et le réveil jouent ici un rôle symbolique qui réactive le sentiment de la nouveauté absolue déjà éprouvé aux environs de Berlin :

Je m'élançais sur ce rivage nouveau ; tout était changé. Une autre nature, une autre langue, d'autres hommes ! J'avais devant les yeux le spectacle neuf pour moi d'une ville suédoise avec ses maisons de bois peintes de diverses couleurs. Le costume des paysans, la race de leurs chevaux, la forme de leurs charrettes, tout était différent de ce que je voyais la veille (*LVAS*, 58).

Puis tout recommence en Norvège, dont il trouve la partie méridionale « sans physionomie bien frappante jusqu'à Christiania » (*LVAS*, 80), et dont la nature, d'abord « douce et belle » gagne en force et en sauvagerie à mesure que le voyageur monte vers le Nord. Trois lieux – le Dovrefjell, Trondheim et la Laponie – rejouent ici successivement le rôle de jalons d'un Nord de la relativité duquel le voyageur prend peu à peu conscience. Ce qui lui fait écrire, au passage du Dovrefjell :

En somme, tout ce pays ressemble beaucoup à celui des Lapons. En s'élevant, on trouve toujours l'analogue des régions situées plus au Nord : les hauteurs de la Suisse donnent une idée des plaines de la Suède ; et ici, près des sommets de la Norvège, j'avais une anticipation des marais de la Laponie (*LVAS*, 110).

On le voit, Ampère, qui joue sans cesse de la poétique de l'anticipation, de la transition et de la rupture, peine à fixer, du Nord, la limite méridionale.

Il inscrit ce qui aura constitué pour lui l'expérience ultime de la septentrionalité dans deux lieux emblématiques : une ville – Trondheim – et un territoire – la Laponie. De la première, il brosse le tableau d'un îlot de civilisation au milieu d'une nature qui atteint au paroxysme de ce à quoi le voyageur a, depuis l'Allemagne, attaché sa perception de la septentrionalité, la solitude, la tristesse et la rudesse :

À Christiania, malgré le caractère de tristesse et de grandeur empreint sur ses rivages, on est encore, si l'on ose ainsi parler, dans la Norvège gracieuse ; à Drontheim, on est au fond de la vraie Norvège, de la Norvège austère. Ici la mer est vraiment le triste océan du Nord : plus de mollesse dans les contours, plus de formes arrondies ; des lignes droites, des rochers à pic, des écueils [...] ; les brumes même sont plus épaisses, plus sombres ; on se sent bien plus reculés, bien plus perdus vers les confins du monde vivant, vers les lointaines extrémités de l'univers (*LVAS*, 114-115).

La progression vers la Laponie, depuis Trondheim, relève d'un imaginaire de l'extrême qui emprunte au roman d'aventures ses procédés d'amplification : pénibilité de la progression, hostilité du milieu, dépassement des possibles : « le pays dans lequel nous étions alors est certainement le plus laid de l'univers, écrit-il. Il faut l'avoir vu pour savoir jusqu'où la nature peut aller en ce genre » (*LVAS*, 139). Sentiment d'une finitude absolue : « Que serait-on allé faire au-delà ? Au-delà, où aller ? » interroge l'écrivain au moment où, devant le « *gaard* » sâme<sup>8</sup>, il s'abandonne « avec un charme triste au sentiment de la solitude et de l'éloignement » (*LVAS*, 131).

Les observations ethnographiques relatives aux Sâmes participent à cette forme d'exotisation extrême du territoire. Images d'une population dont tout – rudesse des conditions de vie, nature de la langue, particularités physiques, habitudes religieuses – contribue à faire une exception raciale et culturelle au sein de l'exception scandinave. Un paroxysme d'étrangeté, un paradoxe humain au pays des paradoxes solaires.

---

<sup>8</sup> Bien qu'Ampère, en accord avec son époque, emploie le terme « Lapons » pour désigner les Sâmes, nous préférons ce dernier terme, par lequel cette population se désigne aujourd'hui.



## Un itinéraire de la mémoire

La lecture des *Esquisses du Nord* conduit à un questionnement quant à la nature même de l'itinéraire d'Ampère à travers la Scandinavie : celui-ci est-il le fruit d'un choix délibéré de l'auteur ou ne répond-il pas, en partie du moins, aux contraintes imposées par les conditions matérielles du transport maritime et terrestre au sein de l'espace scandinave du milieu des années 1820 ? En d'autres termes, les lieux du Nord auxquels Ampère attache un certain nombre d'images et de réminiscences relèvent-ils d'une géographie de l'intime ou d'une géographie du possible à laquelle l'auteur aurait adapté un itinéraire conçu en fonction d'un certain nombre de références mémorielles ?

Nous disposons, pour répondre à cette question, de deux séries d'éléments : d'une part, le fonds Ampère de la Bibliothèque Mazarine, qui permet de comprendre la part du travail savant accompli par Ampère dans la construction de l'imaginaire français de la Scandinavie à l'époque romantique ; d'autre part, les notations contenues dans le récit de voyage à travers lesquelles se dessinent, au fil de la progression du voyageur, stratégies savantes d'approfondissement mémoriel et mécanismes spontanés de réminiscences.

### *Fondements d'une mémoire savante de la Scandinavie*

En l'absence de données précises relatives à leur date d'acquisition par Ampère, il serait péremptoire d'assigner aux ouvrages contenus dans le fonds Ampère de la Mazarine un rôle précis dans les images historiques dont le voyageur était porteur au moment où il a entrepris son périple de 1826-1827. C'est en effet en 1850, après avoir démissionné du poste de conservateur qu'il y occupait depuis deux ans, qu'il donna à la Bibliothèque Mazarine une partie de sa bibliothèque privée<sup>9</sup>.

Riche de 700 ouvrages imprimés du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, en français, latin, anglais, allemand, espagnol et italien (toutes langues parlées par Ampère, qui y avait également ajouté le chinois et le sanscrit), le fonds Ampère est essentiellement constitué d'ouvrages de littérature et de langue : œuvres complètes de plusieurs écrivains, poésies, grammaires et dictionnaires, pièces de théâtre, contes, études philologiques. On y trouve également des ouvrages d'histoire

---

<sup>9</sup> Un catalogue détaillé de l'intégralité du fonds Ampère de la Mazarine a été effectué en 2007 par Kathrin Bock sous la direction de Sandrine de Solan.



générale relatifs à la Scandinavie ainsi que des descriptions des pays scandinaves, de la Russie ou de la Pologne. Notons enfin la présence de périodiques en français, mais aussi en suédois et en allemand.

Les pays nordiques (Norvège, Suède, Danemark, Finlande, Islande) constituent la plus grande partie du fonds Ampère. On note d'abord la part importante représentée dans cet ensemble par l'érudition des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : *La Laponie* de Johannes Scheffer (parue à Francfort et Leipzig en 1675) dans sa version allemande et qui contient un certain nombre de gravures sur bois témoignant d'une première forme de curiosité ethnographique ainsi qu'une carte de la Laponie ; *Les Norske Mindesmoerker* de Lorenz Diderich Klüver, ouvrage en norvégien paru en 1823 à Christiania et qui contient un récit de voyage, illustré de planches gravées représentant des inscriptions, des objets antiques, des cartes et des partitions ; une histoire du royaume de Suède, en suédois, celle de Sven Lagerbring, parue à Stockholm en 1769 ; une saga islandaise avec sa traduction latine en regard, la saga de Gumlaug Ormstrung dans une édition de 1775 contenant des illustrations de bâtiments islandais. S'ajoutent à cet ensemble des monuments de la littérature suédoise comme les poèmes d'Olof von Dalin (1782-1783) et les œuvres complètes de Johan Henrik Kellgren (1811) ou de la littérature danoise telles les œuvres complètes de Christian Braunmann Tullin (1770-1771).

De toute évidence ouvert à la culture scandinave contemporaine, Ampère possédait également un certain nombre de périodiques suédois, dont certains, comme *Phosphoros*, peuvent être considérés comme les organes d'un romantisme national, attentif aux traditions littéraires<sup>10</sup>. On notera que tous les volumes de ces périodiques, *Polyfem*, *Phosphoros*, *Hermès*, *Svea* couvrent la période 1811-1827 et que leur acquisition par Ampère était donc antérieure à son voyage de 1826-1827, aucun autre numéro n'ayant été acquis après cette date.

### *Voyage, recherche érudite et réminiscences littéraires*

Le voyage de 1826 s'inscrit à la croisée de deux modèles : le voyage érudit hérité de la tradition classique et le voyage romantique. Ampère en effet ponctue un voyage, qui ne devait être que d'impressions, de haltes dans les

<sup>10</sup> Parmi ces périodiques, on trouve *Polyfem*, Stockholm, 1811-1812 [cote 4° 18454 A à Ax] ; *Phosphoros*, Uppsala, 1810-1813 [cote 8° 35381 à 8° 35393] ; *Hermès*, Stockholm, 1821 [cote 8° 35381 à 8° 35393] ; *Svea*, Uppsala, 1819-1827 [cote 8° 35405 à 8° 35415].

grandes bibliothèques et de rencontres avec des écrivains scandinaves. Il ne faut pas oublier qu'il vient d'Allemagne, où il a rencontré Goethe, Niebuhr, Schlegel ainsi que les frères Grimm. À Copenhague, il est reçu par Nyerup et Rask, et fait de longues promenades sur les bords de la Baltique avec P.-E. Muller, théologien et antiquaire réputé. Il passe de longues heures à la bibliothèque de l'université, où il sait pouvoir trouver une collection de manuscrits venus d'Islande, « le foyer et le sanctuaire de l'ancienne poésie et de l'ancienne histoire du Nord » (*LVAS*, 69-70).

Au retour, il fait de même à la bibliothèque d'Uppsala, où il consulte le *Codex argenteus* ainsi qu'une « traduction en langue gothique d'une partie de la Bible » réalisée au IV<sup>e</sup> siècle par un évêque aryen, le Goth Ulfilas, pour les habitants de la Mésie et dans laquelle il voit « le plus ancien monument des langues du Nord » (*LVAS*, 159).

À Trondheim, où il effectue une visite détaillée de la cathédrale en compagnie d'habitants de la ville, il enrage de ne pouvoir obtenir de ses guides les renseignements qu'il en attendait sur les légendes poétiques relatives à Saint Olaf et Olaf Trygvason (*LVAS*, 116). De même, la bibliothèque de la ville où il s'attendait à trouver « des choses remarquables » le déçoit-elle terriblement par son désordre, désordre qu'il s'explique lorsqu'il s'aperçoit que c'est l'organiste de la cathédrale qui en est le conservateur (*LVAS*, 117).

Mais au-delà de ces démarches de savant, constitutives, depuis le début de l'époque moderne, du voyage érudit, le périple scandinave se donne à lire comme un voyage romantique au cours duquel les mécanismes de la mémoire fonctionnent également selon une logique égotiste. La surprise au détour du chemin, l'émotion visuelle suscitée par la contemplation d'un paysage font surgir des réminiscences, dans la magie opérante de l'esprit du lieu.

C'est ce qui s'exprime avec une particulière clarté au passage du Dovrefjell, où l'attendait ce qu'il qualifie de « véritable enchantement » :

Les cascades qui sont dans les livres, qu'on va chercher de propos délibéré, m'ennuient presque toujours; mais ici la surprise, l'inattendu de cette rencontre me ravit, et dès ce moment la même surprise se renouvelait à tous les pas. Je me croyais chez Ossian; c'était bien la vallée aux cent torrents, la vallée étroite et retentissante de Coma (*LVAS*, 110).

À l'inverse, la réminiscence peut être le fruit d'un travail de concentration au cours duquel le voyageur, rentrant en lui-même, s'astreint à faire abstraction du présent, convoquant dans une démarche volontaire les images du passé. Mais là encore, c'est le génie du lieu qui opère, comme on le voit à Trondheim où Ampère a le sentiment d'avoir atteint l'une des extrémités possibles de « son Nord » et où les éléments naturels aident à la remontée du souvenir :

Alors, au battement des flots, au sifflement des vents du Nord, aux clartés du crépuscule, dans une sorte d'étourdissement poétique, je parvins à oublier le Drontheim d'aujourd'hui avec ses négociants, ses boutiques, ses trivialités. Je me transportais pour un instant dans le temps des rois de la mer, des Scaldes, des héros et des dieux de l'Edda. Cet instant fut court comme on peut le croire; je retombais bientôt sur moi-même, je sentis que je n'étais ni un héros, ni même un Scalde et je regagnai mon auberge (*LVAS*, 120).

Il arrive, encore que ce soit à l'état de rêverie, dans une demi-conscience, à faire affleurer images littéraires et souvenirs légendaires. Comme aux abords de la cascade de « Troll-Hetta<sup>11</sup> », en Suède, où souvenirs littéraires et impressions de voyage se mêlent à un niveau subliminal :

Accablé de sommeil, engourdi par le froid, dérouté par cette absence inaccoutumée de ténèbres, j'éprouvai des sensations étranges en me voyant emporté au milieu du brouillard à travers des solitudes qui fuyaient, en entendant nos chariots se précipiter rapidement sur les pentes de granit. Passant du rêve à la rêverie, ces deux états m'offraient tour à tour les images des êtres fantastiques qui avaient donné leur nom aux lieux qui m'entouraient (*LVAS*, 78-79).

## Une cartographie en miroir

Le Nord découvert par Ampère en 1826 se donne à lire comme une métaphore des ailleurs. Il s'inscrit dans une géographie symbolique où, par la magie des figures de l'analogie<sup>12</sup>, l'auteur du récit de voyage parvient à construire une

<sup>11</sup> Il s'agit de l'orthographe d'Ampère.

<sup>12</sup> Je fais ici référence aux travaux d'Alain Guyot, *Analogie et récit de voyage. Voir, mesurer et interpréter le monde*, Paris, Classiques Garnier, 2012, 369 p.

cartographie en miroir qui fait de la Scandinavie l'ombre portée de l'Italie, de ses paysages naturels une métaphore inaboutie de la Suisse, et de l'expérience viatique l'occasion d'une insistante mise en perspective du Nord et du Sud.

*L'ombre portée de l'Italie*

On sait que, trois ans avant son périple scandinave, Jean-Jacques avait effectué un voyage en Italie en compagnie de Madame Récamier à laquelle le liait une grande passion, en dépit du désir de son père, André-Marie, de lui faire épouser Clémentine Cuvier.

Souvenirs de voyage ou références inscrites de longue date dans la mémoire de l'homme pétri d'humanités, les villes et paysages de l'Italie s'imposent comme des modèles à l'aune desquels Ampère évalue l'esthétique des lieux du Nord.

Venise se profile dès les environs de Berlin dans lesquels il voit « les lagunes du Nord » (*LVAS*, 53). La Baltique, le 17 juillet 1826, qui l'introduit en Scandinavie, lui inspire une comparaison avec la Méditerranée : « Nous partîmes le 18 vers quatre heures du soir par un temps superbe ; la Baltique était calme et azurée : on eût dit la Méditerranée » (*LVAS*, 56). À Malmö, où la tempête contraint les habitants à se cloîtrer chez eux, il note que « le vent produisait là le même effet que les chaleurs à Naples » (*LVAS*, 63).

Naples, justement, dont le souvenir ne le quitte jamais et au miroir de laquelle il voit Christiania qu'il reconstruit mentalement à l'image de la ville italienne :

Quel dommage que, dans sa ravissante position, au sein de cette douce et belle nature qui l'entourne, et à laquelle va si bien son nom qui sonne à l'italienne, Christiania n'ait pas un monument ! Si elle s'agrandissait avec le temps, si elle gravissait la montagne qui la domine, si elle couvrait de villes les coteaux qui la cernent, ce serait une Naples du Nord, et une Naples libre (*LVAS*, 83) !

La ville du Nord apparaît ainsi à la fois comme une image inaboutie de la ville italienne et comme le modèle politique qui fait défaut à la péninsule.

Le 15 août, au passage du Dovrefjell, c'est encore le souvenir napolitain qui sert d'antidote au « sentiment bien profond et bien intime de tristesse septentrionale » qui l'étreint alors qu'à l'écart de ses compagnons il s'abîme dans une méditation que la rudesse de l'environnement a rendue d'autant plus sombre :

Nous avons, depuis le matin, été témoins de la même désolation [...] Je regardais ma montre, il était six heures. Je n'ai pu m'empêcher de penser tout-à-coup à Naples et de me dire : c'est l'heure du Corso ; à présent, les voitures roulent au bord de la mer, sur cette belle plage où est Chiajia ; la gaieté du soir commence à faire retentir Sainte-Lucie, le Vésuve est violet, la mer bleue, verte, étincelante, et le soleil, qui le croirait ? Ce même soleil disparaît derrière le Pausilippe embrasé (*LVAS*, 101-102) !

### *Une métaphore de la Suisse ?*

Les Alpes, Alain Guyot l'a montré, ont très tôt offert aux voyageurs un réservoir d'analogies au service de la description du Grand Nord européen. Ampère y a largement puisé, qui lit les paysages de lacs et de montagnes de la Scandinavie et en déchiffre la morphologie à l'aune de l'exemple alpin.

Dès son entrée en Suède, il trouve aux maisons de bois « une certaine élégance alpestre » (*LVAS*, 59). Celles qui environnent Christiania appellent la comparaison avec « la manière des beaux environs de Genève » (*LVAS*, 81).

Une promenade dans les environs de Christiania est une promenade en Suisse. La ressemblance des localités s'étend à tout le reste, jusqu'à la forme des maisons, à la tournure et à la figure des habitants. Un Suisse qui faisait partie de notre caravane s'écriait sans cesse : « Voilà qui est exactement comme dans le canton de Berne » (*LVAS*, 88).

Le passage du Dovrefjell est le « Saint-Gothard des Alpes scandinaves ». Les lacs norvégiens, surtout, rappellent au voyageur le souvenir des paysages alpestres. Sur les bords du Miosen, où il éprouve « quelque chose du ravissement que Lord Byron ressentit dans sa barque sur le lac de Genève », l'illusion est presque parfaite :

Une certaine pente verte, assez semblable à un côté d'une vallée des Alpes, s'élevait perpétuellement sur l'autre bord du lac, ainsi que je l'avais remarqué à son commencement. C'était comme une décoration qui voyageait avec nous (*LVAS*, 93).

Pourtant, cette insistante analogie est sans cesse corrigée par le rappel de ce qui distingue et fait la spécificité de ce Nord à la fois si proche et si lointain du modèle alpestre :

C'est la grandeur des distances, c'est l'étendue des lieux qui distingue surtout ces régions des autres pays de montagnes que je connais, par exemple de la Suisse. En Suisse, on passe sans cesse d'une vallée à une autre, d'un canton à un autre canton ; on peut commodément s'élever, dans une même journée, à diverses latitudes, visiter des populations différentes de mœurs, de costumes, de langage ; mais en Norvège, on fait trente lieues sans quitter le bord du même lac [...] tel paysan fait tous les dimanches pour aller en poste entendre la messe [...] plus de chemin qu'un habitant de l'Oberland n'en fait dans toute l'année (*LVAS*, 94).

Sentiment, là encore, de l'inaboutissement, qui lui fait écrire, au spectacle de la vallée de Gudbrandsdalen qu'il est « certain que dans le Nord, aux grandes forêts, aux grands lacs, aux longs fleuves, aux masses de rocher, il manque pour couronner cette harmonie d'immensité d'être dominés par de gigantesques sommets » (*LVAS*, 94).

## Le Nord à l'épreuve du Sud

Cet effort perpétuel d'ajustement de ce que la nature a refusé à la Scandinavie et qu'elle aurait accordé à l'Italie ou à la Suisse trouve cependant matière à apaisement dans une mise en perspective globale des réalités paysagères et climatiques du Nord et du Midi de l'Europe. Sous la pluie qui le surprend au passage du Dovrefjell, Ampère, renonçant à la comparaison, se livre à un exercice de réinscription des deux termes de la polarité dans un jeu d'harmonies naturelles :

[...] je me faisais ce raisonnement, qui se peut défendre : en général, les formes des montagnes scandinaves manquent de beauté ; il n'y a pas pour l'œil beaucoup à gagner à saisir bien exactement les rudes contours de ces masses comme s'il s'agissait

des lignes gracieuses d'Albano ou de Tivoli. Un jour terne, un ciel pluvieux ne vont point mal à un pays sévère et triste, pas plus qu'à un monument gothique, tandis que la lumière, et une lumière éclatante, est nécessaire à la nature méridionale comme à l'architecture grecque ou romaine (*LVAS*, 95).

Ainsi le Nord se trouve-t-il racheté de sa tristesse par ce retour aux équilibres naturels :

Je dirai plus : le Nord, à quelques exceptions près est vraiment laid par un beau soleil ; cette splendeur hors de place ne sert qu'à faire sentir durement à l'œil les pointes aiguës des sapins, les formes tantôt heurtées, tantôt plates des rochers ; la nature est alors comme une laide qui s'entourerait de bougies ; mais il est des figures qui, sans être belles, plaisent dans le demi-jour ou entrevues à travers un voile ; la nature dans le Nord a besoin de cette coquetterie (*LVAS*, 95).

Ampère poursuit plus loin le raisonnement en matière religieuse, montrant comment, sur le terreau du paganisme gréco-romain, ont fleuri le christianisme et la littérature moderne, « forme religieuse et poétique, naturelle au Midi, [mais qui] transportée dans le Nord, s'est trouvée en contradiction avec les sentiments et les idées des peuples » (*LVAS*, 149) qui s'en sont affranchis : « cet affranchissement s'appelle en religion le protestantisme ; on l'a appelé le romantisme en littérature : il fallait l'appeler dans le Nord, l'indépendance ».

Dans cette perspective, la France apparaît comme le lieu de la résolution des antagonismes Nord/Sud, celui où, en raison de sa latitude et de son échelle, peut s'opérer la synthèse des contraires :

La France, pays central, qui réunit en son sein le Nord et le Midi, qui touche à l'Allemagne et à l'Italie, la France a suivi une ligne intermédiaire entre les deux extrêmes : elle est restée catholique ; mais son catholicisme est plus épuré que celui de Naples ou de Madrid ; sa littérature s'est modelée, pour la forme, sur celle de l'Antiquité, mais en conservant un profond caractère de nationalité (*LVAS*, 149).

Ainsi, à la croisée de l'écriture savante et de la quête romantique de l'harmonie entre paysage intérieur et paysage visible, les *Esquisses du Nord* témoignent-elles d'une cartographie symbolique autant que géographique



d'un « Nord » encore largement fantasmé. Dans la France de la Restauration, dont l'imaginaire historique se nourrit d'un médiévalisme où le Nord joue un rôle structurant<sup>13</sup>, le discours d'Ampère apporte sans nul doute son écot à une imagerie de la barbarie, faite d'effroi et d'admiration. Mais au-delà, l'itinéraire de l'écrivain témoigne de l'intérêt de son époque pour la culture et l'histoire de la Scandinavie médiévale et moderne, sa production littéraire et ses hauts lieux culturels. L'ensemble des textes réunis en 1833 sous le titre *Littérature et voyage* peut ainsi contribuer, sous la monarchie de Juillet, à la construction de la figure romantique de l'homme du Nord et nourrir les études savantes qui paraissent sur la culture scandinave ancienne – notamment les écrits de Rosalie du Puget sur les *Eddas*<sup>14</sup> ou ceux de Xavier Marmier, autre grand voyageur au Nord, sur les littératures suédoise, danoise et islandaise<sup>15</sup>.

---

<sup>13</sup> Daniel W. Lacroix, « Le modèle scandinave dans les lettres françaises », Simone Bernard-Griffiths, Pierre Glaudes et Bertrand Vibert (dir.), *La fabrique du Moyen Âge au XIX<sup>e</sup> siècle. Représentations du Moyen Âge dans la culture et la littérature françaises du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 710-716.

<sup>14</sup> Rosalie du Puget, *Les Eddas*, Paris, Librairie française et étrangère, 1844, 439 p.

<sup>15</sup> Xavier Marmier, *Lettres sur l'Islande et poésies*, Paris, Delloye, 1844 [1837], 451 p. ; *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède*, Paris, Bonnaire, 1839, 452 p. ; *Littérature islandaise*, Paris, Bertrand, 1843, 280 p. ; *Chants populaires du Nord*, Paris, Charpentier, 1842, 330 p.